



En haut : P. Chamoiseau et O. Sow. Ci-dessus : Ledelle Moe et son installation (béton) au Pavillon International. À droite : un des totems installés à l'entrée de Saint-Pierre.

BIAC attaque ! Une nouvelle Biennale Internationale d'Art Contemporain à la Martinique

Une biennale de plus ?
Oui mais, un événement riche
de sens et fort d'œuvres
magistrales, dans une région
magique que le ministère de la
culture néglige à tort.

Rendez-vous de toute urgence
Outre-Atlantique.

Oui c'est loin de Paris. Oui la Martinique flamboie davantage à travers ses écrivains, d' Aimé Césaire à Patrick Chamoiseau en passant par Édouard Glissant, que par ses plasticiens. Oui le petit milieu de l'art parisien rechigne à regarder au delà du périphérique. Cependant, bâtir un second Louvre ou un second Centre Pompidou à une encablure de la capitale (à Lens et à Metz), soit. La France ferait bien d'ouvrir aussi un lieu d'art au cœur de ses terres caribéennes, là où les hommes ont tant à dire en matière de Liberté, histoire oblige.

Consciente de cette lacune abyssale, une Martiniquaise forte et belle, Johanna Augiac-Célénicé, a trouvé au sein du Conseil Régional de l'île une écoute suffisante pour réunir le budget nécessaire (771 000 euros). En dix mois, elle a fédéré des commissaires brillants, tels Holly Byone, native des Grenadines - artiste, critique d'art, créatrice du magazine *ARC* consacré aux arts caribéens - et le génial Tumelo Mosaka, historien d'art sud-africain, curateur dans un musée de l'Illinois. Elle a aussi constitué un comité scientifique, supervisé par le professeur Edward J. Sullivan de l'Université de New York, tandis que P. Chamoiseau convainquait le sculpteur Ousmane Sow, originaire comme nombre d'esclaves du Sénégal, d'être Président d'Honneur.

Après le cri le bon temps

Thème fédérateur ? « De la résonance du cri littéraire dans les arts visuels » ! Loin des mondanités et des modes, tout dans cette aventure transpire le sens, l'histoire.

« Dans l'habitation esclavagiste, la représentation formelle, plastique, était interdite » rappelle P. Chamoiseau à la poignée de journalistes métropolitains présente lors de l'inauguration. « Parce que les maîtres se méfiaient des nègres sorciers, des invocations magiques, de tout ce qui pouvait ramener les forces ancestrales africaines. La représentation plastique a été traquée. Les esclaves étaient des migrants nus, comme les a

appelé Glissant, arrivés sans bibliothèques ni objets, juste avec une mémoire corporelle. La parole a perduré car le maître l'autorisait autour des morts. Pendant les veillées, on contait des histoires.»

« Lors de la *réhumanisation* sont donc d'abord venus le chant et la danse, puis la littérature. La représentation plastique est longtemps restée un problème. Nos artistes doivent encore installer la forme et le signe hors de l'espace magique. Il faut pour cela mettre en œuvre une politique culturelle, à l'aide de cette biennale, un moment de fête totale, transversale et populaire. »

Au programme, un Pavillon Martiniquais à Fort-de-France, stimulant les belles peintures locales, comme Sentier, gendre d'A. Césaire, qui enseigne le dessin et pratique la gravure dans la ville ; Élisabeth Colonna, magistrale peintre romantico politique vivant actuellement à New York ; ou encore Cosaque, auteur d'une merveilleuse fiction filmée racontant l'aventure du premier cosmonaute martiniquais.

À Morne-Rouge, dans une ancienne usine de mise en boîte d'ananas, le Pavillon International abrite une vingtaine d'artistes quasiment tous excellents, essentiellement noirs, issus du monde entier. Sobre, graphique, élégant, monumental, intelligent, en faisant la part belle à la dignité, à la mémoire et à la résistance, l'ensemble force le respect.

Dans toute l'île, notamment à Fort-de-France, aux Trois Îlets et à Saint-Pierre, fleurissent des murs peints par de fameux artistes urbains comme L'Atlas, Kenor, Remed ou le crew local Mada Paint ; et une vingtaine d'installations spectaculaires : le cerf-volant inouï fixé au plafond de la Bibliothèque Schœlcher par le Cubain Carlos Estevez par exemple, ou la robe blanche, auréolée de mains sanglantes, flanquée par les femmes de l'association Pabe et par Inès Tolentino, native de Saint Dominique, dans les ruines de La Pagerie, l'ancienne demeure

de Joséphine de Beauharnais. Pour les beaux yeux de laquelle Napoléon rétablit l'esclavagisme en 1802.

« Si on ne fait pas les choses dans l'humain, le sang s'évapore et on est à côté de la plaque » disait Johanna lors de l'ouverture de la Biennale.

A l'ombre des figuiers maudits, pour sûr, les cœurs battent fort et la matière grise en prend de la graine.

Cet événement est historique.



C. Estevez à la Bib. Schœlcher

Jusqu'au 15 janvier
<http://biacmartinique.com>

Plus d'informations :

- des images et 2 entretiens inédits avec P. Chamoiseau sur www.artension.fr/blog

- beaucoup de textes passionnants et d'images superbes sur l'incontournable portail de l'art caribéen www.uprising-art.com